

## CONTINUITÉ ET CHANGEMENT AU BRÉSIL (\*).

PIERRE MONBEIG

do Instituto das Hautes Études de l'Amérique Latine.

C'est en janvier 1934 que je fis la connaissance de Robert GARRIC, au cours d'un diner qui, sous les auspices du Comité France-Amérique, réunissait un groupe d'universitaires français encore bien jeunes, retour du Brésil et une autre escouade d'universitaires, plus jeunes encore, qui allait y partir. La garde descendante était là pour transmettre les mots de passe à la garde montante... Ce fut GARRIC qui, sur l'invitation du Maître Georges DUMAS, reçut mission de nous donner les consignes. Il le fit avec sa gentillesse innée et avec son enthousiasme habituel. Si j'avais encore eu quelque hésitation à me lancer dans l'aventure tropicale, l'aimable harangue de Robert GARRIC l'aurait fait disparaître en moins de temps qu'il n'en fallut pour vider la coupe de champagne propitiatoire tant était chaleureuse sa tendresse pour ce Brésil qu'il nous annonçait.

Pierre DEFFONTAINES que j'allais remplacer à l'Université de São Paulo fit ensuite briller pour moi toutes les séductions de la recherche géographique au pays des "fazendeiros". A dire vrai, n'étais-je pas vaguement inquiet de succéder à un homme qui avait déjà un nom dans le petit monde des géographes alors que je n'en étais qu'à mes débuts? La flamme de DEFFONTAINES fut communicante et, débarqué à Santos quelques semaines plus tard, je fus à mon tour conquis par la terre et les gens du Brésil.

Quarante ans ont passé depuis la fondation de la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de l'Université de São Paulo, et les premières leçons qu'y donnèrent Robert GARRIC, Pierre DEFFONTAINES, Emile COORNAERT, Etienne BORNE, Paul ARBOUSE-BASTIDE et Michel BERVEILLER qui vient de nous quitter.

---

(\*) . — Trabalho apresentado para publicação no número 100 da *Revista de História* (Número Jubilar), infelizmente chegado às nossas mãos quando o mesmo já estava no prelo. (*Nota da Redação*).

Qu'est devenu le pays que nous avons alors connu? Peut-on n'en parler qu'avec la "saudade" du temps écoulé?

Par plus d'un trait la réalité brésilienne des années 1935 ne différait guère de l'idée qu'on s'en faisait en France. On flânait paisiblement à Rio de Janeiro sur l'Avenida, les hôtels particuliers du plus étonnant modern style bordaient encore l'anse de Botafogo et c'est en torpédo découverte que le passager en escale se rendait à la plage lointaine qu'était Copacabana. São Paulo ne possédait qu'un seul et unique gratte-ciel, inachevé du reste, le "prédio Martinelli". Aller de l'une à l'autre des deux grandes villes était une entreprise presque héroïque: seuls les grands sportifs faisaient la route en une longue journée, à condition qu'il n'ait pas trop plu. On pouvait certes prendre le rapide de luxe, le Cruzeiro do Sul, mais ses déraillements et ses retards étaient quasiment quotidiens. Quelques rares hydravions assuraient la liaison avec les vieilles villes du Nordeste tandis que l'Amazonie restait une terra incognita. L'économie brésilienne reposait toujours sur la culture et l'exportation du café et São Paulo méritait encore d'être comparée à une République Italienne de la Renaissance comme l'avait suggéré Pierre DENIS au début du siècle.

Cependant quelques rares écoles de médecine, quelques écoles Polytechniques, mais moins nombreuses, l'École des Mines de Ouro Preto apportaient au pays un contingent valable mais modeste de scientifiques et de techniciens. La fameuse "Semana de Arte Moderna" avait attesté la vitalité et la volonté d'être authentiquement brésiliens d'un groupe restreint mais combien vigoureux de jeunes peintres, poètes et romanciers. La plupart toutefois avaient fait leurs études en Europe et l'on était mieux informé de toute nouveauté artistique ou littéraire ou des avatars de la politique française que de ce qui se passait chez les voisins latino-américains. Les éditeurs brésiliens pratiquaient des tirages quasi confidentiels non pas tant parce que la lecture était le privilège d'une minorité que parce que celle-ci était plus friande de littérature française, anglaise ou italienne. Si l'on excepte les immigrants italiens et allemands, la langue étrangère la plus employée était le français, enseignée dans tous les établissements secondaires et singulièrement dans les collèges religieux de jeunes-filles. Un français rentrant dans son pays après un court séjour chez les Cariocas pouvait déclarer en toute bonne foi que "là-bas tout le monde parle français". Tout le monde? C'est-à-dire la bonne société, la seule qu'aient le plus souvent connue nos compatriotes, la seule qui eut alors vraiment pesé dans la vie économique, politique et intellectuelle du Brésil.

On pourrait en conclure qu'à tout prendre entre la Belle Epoque, celle des Lettres du Brésil de Max LECLERS ou du "Brésil au XXe siècle" de Pierre DENIS et la période des années 1935, les structures

du pays n'avaient pas connu de transformations essentielles. Et cependant Robert GARRIC et ses collègues trouvaient un Brésil profondément secoué d'une part, par la crise mondiale et l'effondrement des cours du café en 1929-1930, allant de pair avec un premier démarrage industriel, d'autre part, par l'arrivée à la présidence de la République du gaúcho Getúlio Vargas et la révolution paulista de 1932. Certes les grandes familles de Rio et de São Paulo conservaient le privilège du prestige, sinon celui de la fortune; elles continuaient d'exercer leur influence sur le jeu politique; elles restaient les animatrices de la vie culturelle et, par elles, le Brésil était toujours solidement ancré à l'Europe et au monde latin. Mais déjà les "*homines novi*", immigrants européens ou fils d'immigrants, apparaissaient sur la scène politique et, s'infiltrant dans les clubs les plus selectes, s'inséraient dans les cadres de la société des planteurs. Les usines surgissaient près de Rio, sur les gisements de fer du Minas Geraes et plus encore dans les faubourgs de São Paulo. Le rythme des défrichements s'accélérait dans les zones pionnières de São Paulo et du Paraná attirant, comme les nouvelles industries dans les métropoles, le flot des tristes émigrants du Nord-Est.

Dans les vieilles provinces du sucre et de l'or, les changements n'avaient pas la même ampleur. L'écart commençait de se creuser entre un Brésil demeuré archaïque et un Brésil de plus en plus entraîné dans la civilisation scientifique et technique. C'est là que se dessinait une nouvelle société brésilienne et c'est à sa croissance que se rattache très étroitement la fondation de l'Université de São Paulo et de sa Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres où étaient conviés à enseigner plusieurs étrangers parmi lesquels le groupe des "Professeurs Franceses".

La création de l'Université fut un acte politique réfléchi du gouverneur de l'État, le Dr. Armando SALES DE OLIVEIRA, conseillé par son beau-frère le très regretté D. Júlio de MESQUITA FILHO. Le "Dr. Julinho", comme l'appelaient affectueusement ses amis, directeur du grand journal O Estado de São Paulo, guida les pas des professeurs français dans les allées assez surprenantes pour eux de la société pauliste. Nous le retrouvions volontiers tard dans la nuit à son bureau de la rédaction du journal, dans un vieil immeuble au cœur du vieux São Paulo. Nous y rencontrions les membres de sa famille, ses amis politiques, ses collaborateurs, sa clientèle aussi. Tout en savourant les rituels "cafezinhos", nous y faisions notre éducation brésilienne; nos interlocuteurs qui maniaient fort bien le français étaient sensibles à notre bonne volonté pour apprendre leur langue et répondaient avec gentillesse à toutes nos questions. C'est au Dr. Julinho et à ses amis que je dois mes premiers rudiments de con-

naissance géographique pauliste et d'avoir été par la suite si bien accueilli dans mes enquêtes sur le terrain.

Nos étudiants se chargèrent de nous faire découvrir d'autres aspects du Brésil. Si les tous premiers inscrits à la Faculté appartenaient souvent aux élites traditionnelles, dès sa seconde année d'existence l'inscription fut facilitée pour les jeunes gens et les jeunes filles de familles modestes. Beaucoup d'entre eux et surtout d'entre elles étaient des instituteurs venant des quatre coins de l'État, ces "professeurs" et "professoras" dont les ressources financières étaient plus qu'humbles et qui avaient fait l'épreuve des duretés de la vie. Beaucoup étaient fils d'immigrants, portugais sans doute mais aussi italiens, espagnols, polonais, libanais. Avec un tel recrutement, la Faculté marquait une étape dans l'évolution économique et sociale du Brésil.

La fin des heures de cours était le début de longues conversations entre nos étudiants et leurs jeunes professeurs. Pour moi, les travaux de terrain qui conduisaient souvent loin de la Capitale en dépit des mauvaises routes et des longues heures de train, furent d'inoubliables occasions à la fois de faire mon métier et de connaître d'autres brésiliens que ceux de l'Estado.

J'aidais mes élèves à découvrir leurs villes et leurs campagnes par la connaissance de leurs paysages. Eux, en retour, m'initiaient à leurs manières de vivre et de sentir, à leur code de la politesse, à leurs traditions, à leurs chansons et me laissaient deviner leurs aspirations. Notre sévérité scolaire de jeunes enseignants, dressés par la vieille université française, en déconcerta certains... Tous ou presque comprenaient le français fort convenablement et ils furent pour nous d'excellents professeurs de portugais! Ainsi se tissa souvent un réseau d'amitiés que quarante années n'ont pas défait.

L'équipe de Robert GARRIC, plus encore sans doute celle qui vint aussitôt après, ont donc pénétré au-delà des apparences du Brésil. La culture cessait d'y être le fait d'une élite certes séduisante et brillante mais qui, mises à part quelques éclatantes exceptions, se préoccupait assez peu des profondeurs de la nation. Les missions universitaires étrangères étaient arrivées au moment même où, cessant d'être une terre d'immigration extérieure, le Brésil devenait davantage brésilien. Les ébranlements économiques et les changements politiques accéléreraient les progrès des classes moyennes pour lesquelles s'ouvraient les nouvelles universités (car l'exemple de São Paulo fut aussitôt suivi à Rio et dans d'autres grands centres). Un plus grand nombre de brésiliens s'interrogeaient sur eux-mêmes, sur leur pays, ses possibilités naturelles aussi bien que sur ses populations, sur les sources historiques de ses structures économiques et sociales, sur son avenir et sur l'originalité de sa culture. N'est-ce pas enfin dans les mêmes années

qu'on prenait plus profondément conscience du dénuement de la masse du peuple des villes et des campagnes? Le poids des problèmes sociaux allait révéler la futilité des rivalités de clans et l'absurdité tragique des luttes locales.

Les prophètes — d'aucuns diraient peut-être les Cassandres — qui auraient alors annoncé ce que serait l'évolution du Brésil et sa rapidité n'auraient guère été écoutés. Il est maintenant banal de dire quels changements ont affecté le Brésil et de célébrer son exubérance démographique et sa remarquable croissance économique. C'est un autre cliché que d'exalter ou de blâmer les altérations du paysage de Rio de Janeiro et le tumulte de São Paulo. Toutes ces nouveautés étaient assurément en germe depuis déjà pas mal de temps. Mais ce qui n'était que projet, tendance, aspiration, éclate brutalement et devient réalité.

Pour l'observateur étranger et ami, l'une des transformations fondamentales tient à l'affermissement et au rôle de l'appareil administratif de l'Etat. Il n'est plus de domaine dans lequel il ne soit présent, impose ses directives et en surveille l'application. On peut certes analyser avec plus ou moins de tendresse le bien fondé de ses décisions ou la qualité de leurs effets. Il n'en demeure pas moins que l'intervention de l'Etat et de ses organismes n'a jamais eu une telle puissance et un tel rayonnement spatial. L'administration nationale dont l'efficacité était quelque peu mythique dans le passé est devenue un pouvoir réel, organisateur et centralisateur. Par contre coup, les gouvernements des différents états de l'Union, comme on disait jadis, ont perdu une bonne part de leurs substance.

Un pas décisif dans le sens de l'intervention de l'Etat avait été fait par le Président VARGAS pendant la seconde guerre mondiale avec la création de la Cie Sidérurgique Nationale. Plus tard la construction de Brasilia, voulue par le Président KUBITSCHKEK, avait été non moins lourde de conséquences et encore plus spectaculaire. Plus saisissante encore l'actuelle politique amazonienne.

Pendant longtemps le peuplement et la mise en valeur des espaces vides de l'Intérieur du pays ont été spontanés. Mises à part les fondations coloniales dans les marches frontalières du sud, la marche pionnière, depuis les Bandeiras jusqu'aux fazendeiros du café, a été le fait des individus sans appui systématique ou continu de la puissance publique. C'est une stratégie d'une autre ampleur qui a été suivie en Amazonie car l'Etat s'y est fait à la fois constructeur de routes et entrepreneur de colonisation tout en assurant largement le financement du secteur privé.

L'espace brésilien s'est en somme agrandi de l'Amazonie mais on peut corrélativement écrire qu'il est plus ramassé qu'autrefois.

L'allongement et l'amélioration du réseau routier, la multiplicité des lignes d'avion et l'installation des liaisons hertziennes ont singulièrement raccourci les distances et rapproché les unes des autres les différentes contrées du Brésil.

Les brésiliens usent maintenant largement des facilités nouvelles de circuler à travers leur immense pays. Les "tours" en Europe attirent encore une solide clientèle mais les temps sont révolus où des familles entières venaient passer des mois en France ou en Suisse. Le Carioca ne se contente plus de monter à Petrópolis ou Terezópolis, ni le Pauliste de descendre à Santos. En bon touristes, ils vont visiter les églises de Minas Geraes, déguster la cuisine afro-brésilienne de Salvador, rechercher les traces des Hollandais à Recife, lorsqu'ils ne se lancent pas en voiture jusqu'à Belem pour naviguer ensuite vers Santarem ou Manaus.

Par leur nombre les vacanciers brésiliens sont une autre preuve de la montée des classes moyennes dont les enfants, comme je l'ai dit, avaient pénétré dans les Universités, fait d'abord discret et limité. Dans les villes, à cette époque, le voyageur remarquait le contraste choquant entre les favellas et les quartiers somptueux. Aujourd'hui, sans que rien n'ait changé dans cette opposition, il ne peut manquer de voir l'extension des quartiers et des rues aux maisons modestes mais confortables et aux immeubles d'appartement où vivent techniciens, ingénieurs, hommes de loi, médecins, professeurs qui reçoivent là, avec la traditionnelle gentillesse brésilienne, leurs collègues européens et américains: les niveaux de vie comme les qualifications professionnelles sont analogues.

A la poussée des classes moyennes — ceci dans les villes, il faut y insister — correspond un "brésilianisation" de la culture. Robert GARRIC ne trouverait plus ni à Rio ni à São Paulo les antiques et adorablement poussiéreuses librairies françaises dont les rayonnages ne portaient que peu de livres brésiliens. Disparue la librairie Garnier, quartier général d'écrivains et d'hommes politiques brésiliens, si alertement décrite par le Dr. Pedro NAVA. Fini le temps où l'étudiant en droit ou en médecine n'employait que des manuels français! Passée l'époque où nos étudiants étaient en mesure de prendre des notes, souvent en français, sur nos cours. Devrais-je noircir le tableau en évoquant les alignements de text-books américains aux vitrines des libraires et la rareté de nos journaux, de nos hebdomadaires, de nos revues? La caricature deviendrait grossière car pour être rares les librairies françaises conservent de l'attrait, les traductions des collections d'enseignement supérieur trouvent facilement des acheteurs et la progression des effectifs dans les Alliances Françaises est constante. Plutôt qu'à m'attarder à redire quelle est et comment s'exerce l'influence nord-américaine, je crois qu'il faut dire que ce que la culture brési-

lienne a perdu en cosmopolitisme, elle l'a gagné en authenticité. Il existe maintenant assez d'écrivains, de savants, d'artistes, de metteurs en scène ou de compositeurs brésiliens pour qu'il ne soit plus indispensable d'être à l'affût des productions européennes. La parfaite connaissance d'une langue étrangère y est ni plus ni moins nécessaire aux jeunes gens qu'elle ne l'est pour les nôtres. Plutôt que de déplorer la désaffection du français ou sa moindre utilité, il faut loyalement reconnaître le développement culturel du Brésil et s'en réjouir. Ne fut-ce pas, du reste, pour y contribuer que les autorités brésiliennes nous appelèrent si souvent à enseigner dans leurs Universités et leurs grandes Ecoles?

Pour saisissantes que soient les transformations de tous ordres, elles n'affectent pas au même degré toutes les régions ni toutes les catégories de Brésiliens. Les zones rurales et leurs travailleurs n'ont pas connu autant de secousses. Certes, si Pierre Deffontaines revenait dans les campagnes paulistes qu'il a jadis arpentées, il serait sans doute surpris par le progrès des techniques agricoles, la place de nouvelles cultures et la décadence du colonat dans les plantations. Mais s'écarte-t-on de l'enceptionnelle région Belo Horizonte-Rio de Janeiro-São paulo, que l'on retrouve presque intact le visage ancien du monde rural, celui que Bernanos avait aimé. L'humble "caboclo" n'a rien changé de ses manières de vivre, de son mode de travail et de son apparente résignation devant la misère. Les grandes artères routières sont comme des rivières qui ne fertiliseraient que leurs berges; dès que l'on s'en écarte, on retrouve les médiocres chemins et l'isolement. La destruction de la forêt par l'incendie sévit plus que jamais, la boîte d'allumettes étant, selon la formule de bien des agronomes brésiliens, l'outil favori des caboclos et des fazendeiros. Ce n'est plus en train ou à pied que partent les familles du Nordeste. Mal habillées de haillons, elles s'entassent dans des camions cahotants, attirées loin de leur terre natale par la vague rumeur d'un salaire moins médiocre ou avec l'espoir d'une certaine assistance sociale dans les villes. Le défricheur qui au prix de lourds efforts et souvent de maladies, est parvenu à gagner un coin de sol sur la forêt et à y planter son maïs, son manioc, son riz ou ses haricots, vit sous la menace d'être expulsé par un homme habile nanti miraculeusement d'un beau titre de propriété. On mesure sans peine les obstacles au changement et la difficulté de la tâche. On sait bien aussi que Paris ne s'est pas fait en un jour mais ne voilà-t-il pas des dizaines d'années que personne au Brésil n'ignore la détresse des paysans?

Aujourd'hui comme hier le Brésil paraît offrir deux visages: celui des villes brillantes et bruyantes mais non sans taches d'ombre; celui de son vaste et toujours quelque peu mystérieux "sertão". Brésil du peuple des va-nu-pieds qui n'a presque rien à vendre, ne peut acheter

que fort peu et l'autre, celui des banques, des usines, des bureaux, des gratte-ciel, des luxueux cinémas et de la vente à crédit. Permanence des deux Brésil de Jacques *Lambert* et donc un certain immobilisme des structures? Sans doute, mais sans y voir deux éléments isolés et tout au contraire deux pièces solidement soudées. Comme ces fleurs merveilleuses et fragiles qui vivent des grands arbres qui les supportent.

J'ai rencontré sur les terrains des universités des jeunes-gens qui s'interrogeaient avec une sorte d'angoisse sur le sens et la valeur de leur civilisation de citadins. Ils n'ont plus le point d'appui que la culture européenne donnait à leurs parents, et, comme tant d'autres de par le monde, ils refusent le tapage, le gaspillage, l'avidité d'une certaine culture nord-américaine, celle importée de Hollywood. Grandis sur l'asphalte urbain, ils ne savent du sertão que ce qu'en dit la littérature et en chantent les disques. Je n'ai nulle intention d'en faire reproche à mes jeuns et ardents interlocuteurs: n'ont-ils pas leurs pendants en France?

Détaché de l'emprise intellectuelle européenne et séduit par le modèle économique nord-américain, le Brésil marche à la découverte de ses propres chemins. Robert GARRIC eut aimé l'inquiétude de sa jeunesse car seuls les Phariséens connaissent la satisfaction et jouissent du présent.